

Chapitre 4 : Considérations sur l'état de la France et des Français

(Été 2001)

Les Français : toujours pas cartésiens, mais *framglaouis* en diable !

... Et des cons, des veaux, des salauds... foi de Daladier, *Carlogallone*, Sartre

Personne, pas même le Christ, n'avait le droit d'absoudre ces crimes gratuits

Tout compte fait, il ne faut pas juger les gens – pas même les curés – sur la mine !

Miracle grec et obscurantisme chrétien, tel est le résumé de l'Histoire civilisationnelle

Le *principe spéculaire* justifie la foi en l'humanisme cosmique

Enfin le petit Lyré ! Mais dépeuplé : à l'image de toute la campagne française

Une mesure de rêve

Aux prises avec ces profondes pensées, je roulais tranquillement carrosse (populaire bien sûr, la Kangoo étant, par excellence, la bagnole utilitaire) sur ces petites routes de tous temps si pittoresques et à présent confortablement élargies et asphaltées – alors que je ne les avais connues (à vélo) qu'étroites et bien garnies en nids de poule. Mais, de toute façon, la hâte ne sied pas à ces voies, que le relief du terrain condamne à rester tortillantes, et que l'environnement invite à l'admiration...

Vers treize heures je déjeunai dans une auberge campagnarde animée par quelques touristes et autres randonneurs, attirés par le parc national des Cévennes, tout proche.

Au fond, la majorité des Français du pays profond, vus de près, et dans une activité – la manducation – particulièrement révélatrice, ne me parurent pas avoir significativement changé depuis mon départ de la mère patrie, à la fin des années cinquante. Je les trouvai aussi baffeurs, hâbleurs, râleurs, et gaspilleurs... mais peut-être un peu moins suicidaires sur la route, comportement qui infirmait tout à fait la réputation de rationalité qu'ils avaient acquise grâce à Descartes.

En effet, comment interpréter autrement que par un défaut de bon sens, sinon d'intelligence basique, le fait que la plupart des automobilistes – et motocyclistes – hexagonaux vous "collent aux fesses" quasi systématiquement, alors que si un obstacle inopiné (une branche, un animal, un gosse...) vous oblige à piler, ils s'écraseront inmanquablement sur votre arrière !

Toujours sur les routes, il y a encore plus révélateur de la mentalité franchouillarde : le pékin qui vous prévient par un appel de phares que des flics vous attendent au tournant. Son message est clair : "tous solidaires contre les lois !". Avouez qu'il n'y a pas d'attitude plus anti-républicaine, car la loi est justement censée protéger les citoyens, y compris contre eux-mêmes. Cela, l'automobiliste lambda le sait pour l'avoir appris à l'école républicaine. Mais la République n'a que 200 ans, alors que l'arbitraire impérial en a 2000, et la nature humaine – pardon gauloise – est immémoriale !

Bien sûr, n'allez pas lui expliquer, à ce lambda là, que si la chose est souvent encore vraie – pour les impôts, par exemple –, ce n'est pas le cas pour la circulation routière, laquelle tue sans discrimination de fortune et/ou de pouvoir... À moins que le bougre ne soit plus rusé qu'il ne paraisse, et qu'il tienne ce langage : "Moi, j'ai pas l'bras assez long pour m'faire sauter les PV... et toi ?" ; ce qui est la preuve d'un altruisme qui l'honore.

Par contre, pour ce qui concerne le monde culturel, le changement me parut de taille. Il se manifestait aussi bien sur les journaux, affiches et autres graffitis que sur les lèvres des gens : de *Francaouis*¹ ringards, ils étaient devenus des *Franglaouis* – ou plutôt des *Framglaouis*, l'américanomanie ayant supplanté l'anglomanie.

Au chauvin tenté de me taxer de francophobie, je rappelle les épithètes bien plus désobligeantes,

1 Le succès des plébiscites gaullois avait valu ce sobriquet aux Métropolitains de la part des Pieds-Noirs.

employées par trois de nos Grands Hommes vis-à-vis de leurs compatriotes :

– "Ah, les cons !", aurait proféré *sottovoce* Daladier, en entendant les acclamations de la foule parisienne au retour de Munich.

– On sait que pour *Carlogallone*², si la France dépassait – de droit divin – toute autre nation, ses habitants n'étaient que des "veaux" !

– Quant au "monstre sacré" (selon Aron) et qui brigue carrément une place de Voltaire pour notre siècle (selon BHL³), il lança sa brillante carrière existentielle et médiatique, en traitant ses semblables de "salauds" – sans compter l'ignoble dérapage figurant dans sa préface aux *Damnés de la Terre*...

Cela écrit, les Français que j'avais sous les yeux, étaient-ils vraiment, en moyenne, plus cons, vitelloniens et salauds que les autres bipèdes peuplant notre hospitalière planète ? Sans doute pas, car sinon, comment expliquer que rois (nègres ou pas, déchus ou pas), crésus et autres nababs – aussi bien que des échantillons d'à peu près tout ce que ladite planète comporte de pauvres hères à la recherche d'un refuge politique et/ou économique – tiennent tellement à venir chez nous ?

Ou alors, ce ne sont pas les Français que tous ces allogènes aiment, mais seulement la France, tout comme *Carlogallone* donc... et le Bon Dieu, qui, selon un dicton teuton, se plairait particulièrement dans notre laïque contrée⁴ !

Une heure plus tard je quittais l'auberge, par ailleurs charmante – toilettes à la propreté douteuse, mises à part (mais cela est aussi une tradition) !

Cette fois, je pris le chemin le plus court afin de rejoindre la petite vallée menant au village natal, situé à flanc de coteau, sur l'adret de la montagne. En fond de ladite vallée, je ralentis au pas de marche afin de retrouver l'unique chemin muletier qui le reliait autrefois à la départementale. En fait je tombai sur une belle et bonne route, identifiée par un panneau indicateur flamboyant neuf.

L'asphalte en bagnole ou le vieux chemin malaisé à vélo ? hésitai-je, tel l'âne de Buridan. Pour, finalement, dans un sursaut de fierté, opter pour l'antique sentier. Mais encore fallait-il le retrouver, car les ans et les terrassements avaient bouleversé le coin.

Visiblement, la voie carrossable ne pouvait avoir suivi le même tracé : je me le souvenais bien plus raide et dissimulé. Je m'y voyais encore dans l'espèce de tunnel végétal au niveau du passage à gué du torrent. Une atmosphère particulièrement mystérieuse y régnait là, d'autant plus qu'à un jet de pierre en aval du dit gué se trouvait un pont romain effondré, autour duquel, revenant de l'école, nous simulions la geste des chevaliers cathares, avec d'autant plus de fureur que nous nous croyions épiés par les filles, restées, elles, sur le chemin...

Je garai donc la voiture sur un vague refuge, en sortis le vélo et partis à la recherche du vieux passage. J'eus du mal à en reconnaître le début, ce qui démontrait qu'aucun chariot ni tracteur ne passait plus là depuis belle lurette. J'eus encore plus de mal à m'y aventurer avec la bécane, car la végétation en avait pris possession, malgré les grossières et massives dalles que, de près, on identifiait encore.

La partie raide qui succédait était plus dégagée ; on y décelait même des brisées, sans doute celles de chasseurs. Mais bientôt, la chaleur aidant, mon enthousiasme décrut au point d'envisager l'abandon du vélo en chemin – alors que, tout juste adolescent, il m'arrivait, par bravade, de monter toute la côte en danseuse, mon clou antédiluvien n'ayant pas de dérailleur... Je me repris cependant : Hé, quoi, si quelque chose mérite un effort, c'est bien ce bucolique parcours, au travers de clairières fleuries et de bosquets à la reposante fraîcheur, accompagné d'un infatigable orchestre d'oiseaux, de cigales et de grillons – interrompu seulement, sous les épaisses frondaisons du gué, par le léger gargouilli estival du torrent à l'étiage...

Plus j'approchais du petit Lyré et plus il me semblait reconnaître et être reconnu par chaque grosse et

2 Les lecteurs du *LPC* savent que c'est le surnom dantesque de notre Grand Charles.

3 Cf. *Le siècle de Sartre* de Bernard-Henri Lévy. Grasset, 2001.

4 Ce qui ne m'étonne pas du tout, puisque le Diable, lui, a une prédilection pour les bénitiers !

proéminente pierre du chemin, au point de lui adresser un muet salut... étonné, ravi, attendri qu'elle fût encore là, que nulle ronce ne l'ait recouverte et nulle pioche ne l'ait enlevée...

Je ne m'intéressais pas qu'aux cailloux⁵. Je fouillai également du regard recoins et buissons pour débusquer lézards et serpents... Avec peu de succès d'ailleurs : seuls quelques lézards⁶ gris s'enfuirent à mon passage près des murettes ensoleillées... Comme si lézards verts, vipères, couleuvres et autres salamandres eussent déserté les lieux en même temps que leurs pires ennemis – j'ai nommé les Humains et encore davantage leurs rejetons, dont le plus grand plaisir était d'écrabouiller les innocentes salamandres et autres couleuvres...

Bien avant l'Algérie, je savais que la cruauté était au cœur de l'Homme, et estimais que la chose n'était pas pardonnable... Personne, pensai-je – encore enfant et malgré les sermons du pasteur – pas même le Christ, n'avait le droit d'absoudre ces crimes gratuits.

À peine le collègue m'avait-il donné quelques notions d'histoire naturelle et anthropologique, que j'attribuai la responsabilité de ce Mal-là à la religion de la Bible – dont le dit pasteur nous avait parlé en long et en large. Le pauvre Serpent n'était-il pas accusé de travailler pour Satan, sinon d'être un simulacre de Satan lui-même ? Alors que ce n'était pas sa faute s'il avait été affublé d'une apparence aussi dépréciative – mais celle du Tout-Puissant, justement... lequel ne pouvait donc être (à supposer qu'il fût !) que masochiste !

Non, vraiment, la révélation abrahamique n'eut pas longtemps de prise sur moi : cette affaire ne tenait pas debout dès la Genèse ; et le Christ m'apparut comme un simple prêcheur de bonnes paroles, n'apportant aucun éclaircissement à la question fondamentale du Bien et du Mal... D'ailleurs lui-même avait fini par douter (*Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?*) – chose qui lui valait mon estime mais non ma foi. Quant à ses disciples et autres sectateurs, ils me débectèrent très tôt, car au lieu de creuser ce questionnement, ils se mirent à l'idolâtrie. Et firent de sa doctrine explicitement fondée sur l'amour du prochain, une formidable machine à écraser l'Homme... J'ai nommé la Religion, et plus spécialement sa version papiste, hors des griffes de laquelle le dit bipède a mis des siècles à s'en libérer – en Occident, tout au moins ; car en Orient, Allah sait si ladite machine (en l'occurrence, le terme brechtien de *bête immonde* serait plus approprié) sous sa variante islamiste, est encore toute puissante ! Elle s'est même mise à manger ses propres enfants... dérive qui, espérons-le, signe les soubresauts de son agonie.

Conséquemment, et depuis l'époque du collègue, rien ne me déplaisait plus que la gent cléricale : de quel droit se prétend-elle plus proche du Créateur (à supposer qu'il y en eut un !) que toute autre créature, me disais-je. Plus cette prétention s'affichait-elle dans l'habillement, plus elle était, à mon avis, taxable du péché d'outrecuidance. Autant dire que ces réflexions avaient fait de moi un bouffe-curés en herbe. Ah non, je ne leur aurais fait aucun mal, ne serais-ce que par la répulsion intellectuelle qu'ils m'inspiraient... Plus tard, quand j'appris toutes les nuances spirituelles qu'il y avait sous les soutanes (y compris l'athéisme radical du curé injustement méconnu et qui s'appelait Jean Meslier⁷), je devins plus tolérant...

À ce propos – comme les lecteurs du *LPC* le savent –, j'en fis personnellement l'expérience avec mon meilleur ami (après Luc s'entend) Vitaliano Pietri, lequel, tout jésuite convaincu qu'il fût, s'habillait comme tout le monde – et était totalement ouvert d'esprit. Cette expérience aidant, je considérerais aujourd'hui comme le plus grand honneur de rencontrer l'abbé Lemaître – bien que ce jésuite portât soutane et fréquentât Pie XII... Mais, et c'est ce qui le grandit dans mon estime, sans jamais prétendre que sa théorie de l'origine "monoatomique"⁸ de l'Univers pût, en quoi que ce soit, apporter de l'eau au moulin du créationnisme biblique !

Au lycée, ma révélation à moi, ce fut le panthéon olympien. Voilà des dieux qui n'avaient pas l'outrecuidance de se considérer comme omniscients et omnipotents. Bien au contraire, ils

5 Comme pour les Advus, le s est là pour ne pas désespérer l'Académie.

6 Dans ce cas, l'os est là pour réveiller ladite Académie !

7 Vécut de 1664 à 1729. Simple curé ardennais, auteur du *Testament*.

8 À l'époque, le terme de big-bang n'était pas encore de mode. On parlait de l'*atome primitif*.

ressemblaient tout à fait aux mortels que nous sommes : paillards, jaloux, vindicatifs, cruels même, mais aussi tolérants, bienfaisants, bons... et puis beaux (et belles : à l'époque, je me serais bien fait damner pour un rendez-vous avec Aphrodite – pas vous ?).

Je rejetai définitivement le totalitarisme abrahamique dans les poubelles de l'histoire universelle lorsque j'appris que les chrétiens avaient fermé les écoles philosophiques. Car si un grand (que dis-je, immense) bond avait été accompli par l'Humanité, c'était bien grâce à la philosophie. C'est elle, du temps des présocratiques déjà – c'est-à-dire aux 7^e et 6^e siècles avant notre ère –, qui avait franchi le pas décisif, en considérant que le citoyen est en droit de critiquer rationnellement sa cité aussi bien que l'Olympe. L'origine du miracle grec est là. Et le christianisme, malgré son apport non négligeable à notre civilisation – l'universalisme et l'égalité de tous les Humains entre eux –, porte la responsabilité du grand millénaire obscur qui a accompagné sa domination.

Mais, basta, le christianisme contemporain n'a plus grand chose à voir – dans les faits – avec le christianisme médiéval, et l'Occident a raison d'être fier de son Humanisme, qui lui a donné une avance définitive sur les autres civilisations... sans que cela justifie une quelconque arrogance. Car, d'évidence, les malheurs du Tiers-Monde actuel, rappellent tout à fait ceux de nos siècles obscurs... Sans parler du fait que cet Humanisme a été bafoué, et avec quelle violence, non seulement par les dictatures fascistes et communistes, mais aussi par nos États libéraux, lors des guerres, par exemple. Nous ne devons pas non plus tomber dans l'angélisme (et les dogmes "politiquement corrects" en sont une forme). Maintes oligarchies des pays dits pauvres – parfois très riches en matières premières – instrumentent leur pauvreté et pillent leurs propres concitoyens en plaçant leur argent (sale) dans les paradis ficaux. Les milliards planqués en Suisse par Marcos le Philippin et Mobutu le Congolais – tous deux longtemps fort en cour chez nos dirigeants –, sont dans toutes les mémoires. La Chine, l'Inde, le Pakistan... se sont payé l'arme atomique, alors que des dizaines de millions de leurs citoyens vivaient – et beaucoup d'entre eux vivent encore – dans la plus grande misère. Des dictateurs médiatiques utilisent le prétexte du passé colonial pour masquer leurs propres échecs : tels Mugabe le Zimbabwéen, Bouteflika l'Algérien, Castro le Cubain...

Une autre forme d'angélisme, moins grossière, consiste à penser qu'il suffit de changer les dictateurs et les oligarchies qui les soutiennent, afin que le peuple opprimé ait voix au chapitre. Cela s'avère, la plupart du temps, faux : un autre dictateur, soutenu par une autre (ou la même) oligarchie prendra la place, sans changer la nature du régime – laquelle dépend essentiellement de la structure socio-économique locale.

Réalisant que je m'écarte bien loin de mon pays natal, je reviens à mon adolescence studieuse. Ce fut l'époque où j'appris que dame Nature évolue par un processus de destructions et reconstructions causales, d'où j'en conclus qu'un principe d'identification existe qui explique cette causalité. Je l'appelai *spéculaire*, pour traduire le fait que depuis les particules élémentaires jusqu'aux plantes et aux animaux, toutes ces "individualités" se reconnaissent mutuellement et – grâce à un environnement adéquat – sont susceptibles de coopérer pour former des entités supérieures.

L'automatisme de la chose diminue en raison inverse du niveau d'organisation des dites entités. En effet, alors qu'un atome d'oxygène donné n'a pas d'autre choix – dans des conditions de température et de pression déterminées – que de s'accrocher à deux atomes d'hydrogène quelconques pour former une molécule d'eau anonyme, un animal, lui, a le choix : même une chienne, dont la réputation de concupiscence est proverbiale, procède néanmoins à la sélection de ses prétendants successifs. Quant à l'Homme, lui, il a le privilège de choisir, non seulement ses partenaires, mais aussi ses propres convictions éthiques. Et, au total, l'heureuse combinaison de son sens moral et de sa volution, rend possible (et seulement possible, mais rien moins que certain : la chronique quotidienne est là qui démontre la permanence de la méchanceté ordinaire et extraordinaire) son humanisme.

En conclusion, j'ose affirmer (après bien d'autres...) que l'Homme n'a nul besoin de dieux ni de prophètes pour se donner une éthique humaniste et cosmoniste à la fois – c'est-à-dire aussi bien

soucieuse de tolérance entre les Humains que de sympathie (au sens étymologique du terme) pour tout être vivant et, finalement, le Cosmos tout entier lui-même.

C'est l'apparition du Lyré bien aimé au passage d'une croupe de la montagne qui m'interrompt ces fortes pensées. Pour dire la vérité, sans le cadre naturel, je n'aurais pas reconnu le village où j'étais né 65 ans auparavant d'un père géomètre-arpenteur (tué par les Allemands en 44) et d'une mère d'origine paysanne – mais titulaire du Brevet d'Études, ce qui lui avait permis d'assurer le secrétariat de la mairie du canton, et notre subsistance par la même occasion...

Autrefois, sur l'étroit replat de la montagne, le dit village était un amoncellement disparate de masures, granges, étables et autres poulaillers, desquels seul le temple se distinguait par ses dimensions supérieures et son triangulaire fronton.

Maintenant, deux ou trois pimpantes villas crépies de couleurs pastel le précédaient sur la belle route qui montait par l'ouest. Quelques masures en pierre traditionnelle avaient été joliment restaurées, d'autres simplement rafistolées, d'autres enfin (dont la maison natale, vendue par ma mère) étaient carrément tombées en ruine. Quand aux rares habitants entrevus – un tel jardinant, une autre étendant du linge... –, il n'y avait aucune chance que je les reconnaisse du premier coup, même si nous avions usé les bancs de l'école primaire ensemble. En effet, depuis mon entrée au collège d'Alès en 47, je ne revenais au pays que pour les fins de semaine et autres congés scolaires ; et encore les deux premières années seulement, car ensuite nous avons déménagé pour Nîmes, notre mère ayant fini par y trouver un travail plus lucratif... Par la suite, je n'avais refait le voyage que trois ou quatre fois, mais en coup de vent, juste le temps de saluer quelques copains d'enfance et deux ou trois parents éloignés.

Une fois dans le village, ce qui me surprit ce fut le silence, je parle du silence humain, car maintenant, au lieu de l'orchestre animal qui m'avait accompagné à la montée, on n'entendait que trop de bruits mécaniques : pétarades de pétrolette, ronronnement de tondeuse, miaulement de tronçonneuse... Et puis le vide des ruelles : même pas un gamin ! Si, celui à la mobylette justement, qui passa en trombe, au risque de me bousculer – alors que de mon temps, un dimanche après-midi d'été comme celui-là, il y avait toujours foule de gens tchatchant et gesticulant sur la placette du temple et aux portes des masures, ainsi que de la marmaille en veux-tu-en-voilà.

De fait, ce qui ressemblait encore le plus à l'atmosphère du village de mon enfance, c'étaient les "quartiers déshérités" de Nîmes. À la différence près du langage – les accents gutturaux d'outre-Méditerranée ayant remplacé les accents chantants du pays – et des couleurs de peau, bien sûr...

En somme, mon Lyré était lui aussi, à l'image de toute la campagne, frappé par la déchristianisation, la dépopulation et la dénatalité. Tout comme les susdits quartiers, à l'image de toutes les banlieues, étaient victimes de l'islamisation, de la surpopulation et de la surnatalité... Un contraste saisissant, gros de menaces pour la paix civile : ce que nos dirigeants (et beaucoup de nos concitoyens) obnubilés par l'idéologie "politiquement correcte" refusent d'envisager – tels l'autruche de la fable.

La porte du temple était grande ouverte, visiblement pour donner le maximum de lumière au bricoleur (un homme de mon âge) qui rafistolait un banc. C'était le nouveau pasteur itinérant (celui que j'avais connu avait dû rejoindre le Paradis réformé depuis longtemps !). Après m'être présenté, je lui donnai un coup de main et nous causâmes naturellement du pays :

— Les trois quarts des habitations servent de résidence secondaire ou sont louées à des vacanciers, me confia-t-il. La montagne est depuis longtemps à l'abandon et au village, seule une minorité d'anciens élève encore volaille et lapins, cultive un potager et entretient quelques arbres fruitiers... Il faut dire que, hormis les trois ou quatre cinquantenaires qui vont encore travailler dans la vallée, tous les autres résidents permanents sont à la retraite et généralement pas très valides !

Le travail terminé, le pasteur Lartigue (c'était son nom) m'indiqua deux ou trois loueurs éventuels de logements, ce qui me permit d'aller les voir dans l'après-midi même.

C'est à peine si je pus mettre quelques noms – ou mieux surnoms, sinon sobriquets – sur les visages de la douzaine de vieilles personnes rencontrées, et susciter de leur part des souvenirs concernant ma famille... Mais tous insistèrent pour que je trinque avec eux au petit blanc du pays... Moralement impossible de refuser, au point qu'en fin d'après-midi, je remerciai le Ciel de m'avoir motivé pour monter la bécane jusqu'au village : sans elle, aurais-je marché droit dans les ruelles ?

In fine, une masure en pierres du pays, mesurant, au sol et murs compris, onze mètres sur six, située en sortie du hameau, vers la montagne, et dont l'intérieur avait été modernisé, emporta ma préférence. Seul inconvénient : le coût du loyer, par rapport aux "studios" qu'on m'avait proposés. Or la Kangoo avait significativement entamé mon magot et je n'avais pas idée du montant de pension auquel je pouvais prétendre... Je me donnai donc quelques jours de réflexion – et de démarches pour en savoir plus sur la question.

Les propriétaires de la masure, un vieux couple et leur célibataire de fils, me firent asseoir à l'arrière de leur maison, dans une courette qui plongeait sur la vallée. Ils m'offrirent le énième petit blanc, bien sûr, accompagné d'une tranche du gâteau dominical. Ensuite, ils se lancèrent dans la chronique des temps anciens, alors que le soleil déclinait rapidement. Je commençai par les écouter, puis, me sentant de plus en plus pompette, je pris prétexte de l'absence d'éclairage du vélo pour filer avant le crépuscule...

Par précaution, sur la route descendante, je roulai au milieu de la chaussée et à une allure plus que modérée, quitte à ce que les stridences des freins violentent la grande quiétude vespérale de la nature. La chance voulut que je ne croise pas de maréchaussée mal intentionnée ce soir-là ; ce qui ne m'empêcha pas de jurer que le petit blanc en question ne m'y reprendrait plus !

Dès le lendemain, j'entrepris les démarches pour la pension. Elles furent sans doute facilitées par les fonctionnaires d'origine pied-noir qui peuplaient les bureaux de l'Administration. Ils ne doutèrent absolument pas du récit de mes mésaventures bidon (alors qu'ils n'auraient pas cru un seul instant à mon odyssée réelle !). Je leur racontai donc avoir été capturé par surprise aux environs de Tamanrasset. Les fellaghas, après m'avoir dépouillé de tout ce qui pouvait valoir quelque chose, papiers compris, m'avaient vendu à des nomades... lesquels m'avaient conduit clandestinement au Mali et revendu à un Maure, propriétaire principal d'une petite oasis tout à fait isolée. Ce misérable me faisait "bosser comme un nègre", au sens propre, car il employait de vrais Haratines, et pour rien – prétendant que mon travail lui permettait à peine de me loger et nourrir (mal).

Jusqu'à ce que – au bout d'un an – je réussisse à m'enfuir au Nigéria, où, sans le sou et sans papiers, j'avais dû travailler de longues années pour m'en procurer de faux et monter une affaire d'importation de matériel électrique... Mais, quand l'affaire avait enfin commencé à prospérer, mes deux employés s'étaient volatilisés avec la camionnette de service et tout le stock de machines, dont la plupart achetées à crédit !

Ne pouvant rentrer directement en France avec ces faux papiers, j'étais retourné en 1995 clandestinement à Alger, où de vieux amis avaient témoigné de ma bonne foi au consulat de France, lequel m'avait délivré une nouvelle carte d'identité.

Bref, le préposé ne me demanda aucun autre justificatif et m'assura que je devrais pouvoir compter sur un montant correspondant à peu près au SMIG.

Tout ça n'est pas bien honnête, penserez-vous. Soit, mais je rappelle que j'ai fait respecter – au même titre que Carlogallone lui-même – la souveraineté française sur l'atoll de Clipperton et que j'ai fait du français la première langue étrangère des Cosmons (cf. le LPC) !

Quel compatriote aurait donc le toupet de me dénier le droit à une modeste pension ?

Dans la foulée de cette bonne nouvelle, j'envoyai le chèque de caution aux proprios de la bicoque et achetai un ordinateur "taïwanais" équipé d'un modem pour interconnexion au réseau Internet.

Quelques jours plus tard, le vélo attaché sur le toit de la Kangoo – laquelle était bourrée des

appareillages mentionnés, d'outillages de bricoleur universel (jardinage y compris), ainsi que de vêtements de travail et de quelques réserves vivrières –, je reprenais la route du Lyré, la plus rapide cette fois, avec l'intention de m'y installer définitivement.

Le ré-de-chaussée de la mesure comprenait le séjour-cuisine, d'une douzaine de mètres carrés avec cheminée traditionnelle, gazinière et frigo ; une petite buanderie avec lavabo, douche et WC ; ainsi qu'un local d'une trentaine de mètres carrés, servant de garage, atelier, boiserie, etc. À l'étage, auquel on accédait par un escalier extérieur en pierre, se trouvaient : ma chambre-bureau d'une dizaine de mètres carrés, une autre mini-chambre pour les invités et le restant en sous-pente non aménagée. Il n'y manquait que le chauffage central et la ligne téléphonique — mais France Télécom me la promit sous quinzaine... Ah, j'oublie le potager/verger – malheureusement à l'abandon –, couvrant une petite centaine de mètres carrés, situés entre ma mesure et la maison suivante, en aval de l'immémorial chemin muletier qui monte au *désert*, élargi maintenant pour le passage des 4X4. Tout ça pour un tiers de la pension attendue. C'était une affaire, non ?

Je passai les premiers jours à emménager et vérifier le fonctionnement de tout ce qui me paraissait indispensable : réseau électrique, chauffe-eau et gazinière au butane, cheminée...

Ce n'est donc que début août, pour étrenner ma connexion au réseau téléphonique, que je contactai les fistons puis les Advus.

Rien de bien nouveau à la SPC. Quant aux Advus, eux, m'engueulèrent pour n'avoir pas encore honoré ma promesse :

— Laissez-moi le temps de me retourner, leur répondis-je. Je compte bien aller skier avec vous cet hiver, car les gens d'ici disent que la neige ne s'attarde plus guère sur nos montagnes... Ce qui veut dire que c'est vous qui êtes fermement attendus ici avant les froidures – ne serait-ce que pour m'aider à faire la provision de bois, car je n'ai pas de chauffage central. Je vous signale par ailleurs que dans le coin l'arrière saison est généralement douce et ensoleillée... Et puis sachez que je compte inviter aussi Aziza, qui sera certainement heureuse de se changer les idées !

Rendez-vous fut donc pris pour les congés scolaires de la Toussaint, car si Luc venait tout juste de prendre sa retraite, Nivea officiait toujours dans l'enseignement.

Les trois mois qui suivirent, je les occupai à fumer et retourner la terre du potager, tailler les arbres fruitiers, installer un chauffe-eau solaire, un éclairage par cellules photovoltaïques (2 mètres carrés) et un chauffage à air chaud pulsé, grâce à un insert remplaçant la cheminée traditionnelle. Sans parler des activités domestiques de base (cuisine, lessive, nettoyage...) que je dus assumer à cent pour cent – avant de dégouter Judith, ma canonique mais efficace femme de ménage, qui me soulagea, à partir de la mi-septembre, de ces tâches domestiques.

De plus, les villageois, ayant eu vent (via le téléphone cévenol, qui vaut bien le téléphone kabyle) de mes connaissances en électricité/électronique, firent appel à moi pour le moindre conseil ou incident. Mais, au total, je fus largement gagnant dans cette affaire : le lait, le vin, les lapins, les poulets, les légumes et autres fruits qu'ils m'offraient en échange (je refusais l'argent, pour des raisons de principe), suffisaient largement à mes besoins et avaient une autre saveur que les produits vendus par les supermarchés de la ville.